Gaston Monnerville

CLEMENCEAU

LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

Fayard

21.

Conclusion
Actualité de Clemenceau

Après qu'il s'en fut allé de façon si discrète — si hautaine aussi — les « officiels » rendirent de solennels hommages au « Père-la-Victoire ». Et d'abord, le Parlement, par les discours du président du Sénat, et du président de la Chambre des Députés. Celui-ci, Fernand Bouisson, qui avait été ministre dans le dernier gouvernement Clemenceau, tint à exalter le « citoyen ». « La Cité tout entière vivait en lui, avec ses passions profondes, tumultueuses, son ardeur inapaisée vers la justice. » Il rappela l'idéalisme qui animait l'action de Clemenceau, et qui puisait sa source dans les principes mêmes de la Révolution française. Il célébra enfin cette vie publique qui couvrit plus de soixante années, sans jamais « s'incliner devant des forces hostiles ou supérieures », tronvant sa grandeur véritable dans l'exclusif service de la Républiqne et du pays; soixante années de lutte que vint couronner, triomphe ultime d'une volonté exemplaire, l'apaisement d'une sérénité conquise dans l'isolement et la méditation.

Profondément respectueux de la volonté du mort qui n'avait désiré ni funérailles solennelles ni manifestations d'aucun ordre, Paul Doumer, président dn Sénat, se défendit de tout « panégyrique, dont ne voulait à aucun prix l'homme dont nous déplorons la perte »; il salua, néanmoins, celui qui « avait marqué de sa forte personnalité les drames » que connut la France, durant toute cette vie exceptionnelle d'action et de combat.

Devant l'une et l'autre Chambre du Parlement, le président du Conseil, André Tardieu, célébra la mémoire « d'un de ces hommes rares et prédestinés qui viennent, à l'heure où un peuple a besoin d'eux, informer la conscience nationale,

jusque dans ses profondeurs, du sens et de la portée des événements ». Possédant au plus haut degré les ressources d'un « esprit critique enivré de liberté », Georges Clemenceau résumait en sa personne, dit Tardieu, « les deux grandes forces morales françaises, les deux passions motrices de notre histoire : l'indépendance nationale et la liberté démocratique ». Devant le Sénat, le président du Conseil insista sur cette idée, qui recueille pleinement notre adhésion. « Cette Assemblée qu'il illustra *fut le berceau de son action décisive.* » André Tardieu précisa encore : « Entré dans vos rangs à soixante ans, il y apportait, au service d'un idéal national et républicain, l'expérience d'une vie ardente, dont les luttes avaient réveillé autour de lui des haines et des enthonsiasmes à sa taille. C'est parmi vous que, toujours indompté et sans rien abdiquer de son passé, l'homme de parti s'est révélé homme d'État égal, dans les plus grandes circonstances, aux plus grands serviteurs de la France et de la République. » Et André Tardieu émit ce jugement, dont la vérité n'est pas périmée. « Votre autorité, faite du respect de la nation, l'avait, quand le drame éclata, préparé à prendre en main le salut public. Président de votre Commission de l'Armée et de votre Commission des Affaires étrangères, il était, par votre libre choix, marqué pour son destin de chef. »

A ce chef de gouvernement, actif, vivant, passionné, qui, au milieu des revers, des trahisons, sut diriger, commander et refaire l'unité de la patrie, le seul hommage véritable qui puisse être rendu, pensait Tardieu, consistait à honorer l'action; ce qui, pour les Français, signifie : s'y consacrer tout entiers, « inaccessibles au doute qui paralyse,... convaincus que, si le destin est l'excuse des faibles, il est l'œuvre des forts ».

En France, à l'étranger, de multiples panégyriques, non exempts parfois de quelques pointes acérées, parurent dans la presse. Par souci de brièveté, nous ne voulons retenir que ceux qui émanèrent de hautes personnalités étrangères; plus spécialement des hommes d'État qni avaient vécu de longs mois aux côtés de Clemenceau de 1917 à 1920. C'est Lloyd George qui écrit : « M. Clemenceau a été le plus grand homme politique français, sinon le plus grand Français de son temps. Français, il l'était de toutes ses fibres. La France était tout pour lui. »

C'est Lansing qui déclare : « On ne peut s'empêcher d'admirer le hardi vétéran dont la vie politiqne a été une lutte continuelle. Aucun homme pnblic en France n'a en carrière plus orageuse que la sienne. Ses succès, il ne les devait ni à un parti ni à une faction, mais à la reconnaissance de sa forte personnalité et de ses talents... Il n'hésitait jamais à relever un défi, et se lançait dans la bataille avec la fougue de la jeunesse et la sagacité du vieil âge. » Lansing ajoute, pour l'avoir bien observé : « Cet homme remarquable possédait les qualités essentielles qui font les grands hommes d'État et les condncteurs d'hommes. »

C'est Emanuele Orlando — l'un de ceux qui, on s'en souvient, eurent le plus à souffrir du caractère abrupt et caustiqne du « Tigre » — qui trouve admirable que Clemenceau, dans le senl souci de mieux servir son pays, se soit « imposé un effort de volonté surhumain » pour accepter une paix de compromis, « ce qui constitue un grand titre d'honneur pour sa mémoire. » Orlando ajoute : « Cette mémoire se remplit de soi-même, et prend des allures gigantesques dans l'histoire de la période 1917-1919 : trois années qui sont une époque. » Il retrouve en Clemenceau, formé par cette génération « qui vécnt les deux plus grandes révolutions civiles que connut l'histoire : la révolution américaine et la révolution française », l'esprit de Lazare Carnot, l'organisatenr de la victoire, l'idéalisme implacable de Saint-Just, le tempérament du Danton du 2 septembre 1793.

D'innombrables témoignages de même qnalité montèrent des quatre coins du monde. Clemenceau disparu prenait sa véritable dimension : une personnalité hors série. Il fallut qu'il l'ait été pour réunir sur son nom — de son vivant, comme après sa mort — les témoignages d'admiration venant d'esprits aussi divers que René Benjamin, écrivain maurrassien et patriote « revanchard »; Léon Daudet, monarchiste nationaliste, dénué de toute bienveillance à l'égard des républicains; Engels, marxiste incontestable, réformateur social intransigeant; Émile Zola, peintre réaliste de la mêlée sociale, ami de la vérité et de la justice; Anatole France, écrivain attique et communiste intellectuel; et enfin, Jean Jaurès, humaniste incomparable et doctrinaire du socialisme moderne. Clemenceau jouissait également de la confiance et de l'estime des républicains légalistes de la Troisième République, à la fois servants de la justice, respectneux de l'autorité de l'État, et défenseurs vigilants des libertés.

Et aujourd'hui? Georges Clemenceau est-il présent à l'esprit de nos contemporains? Quelle place y tient-il? Occasionnelle ou profonde? Son nom n'est-il qn'une réminiscence historique, un sujet de curiosité pour les visiteurs d'un musée, ou pour les touristes d'un coin du littoral vendéen? Quelle leçon tirer de sa vie, de son constant combat? Est-il vain ou téméraire

d'essayer de la dégager, à l'issue de cette étude que l'on veut objective?

Sans doute, comme il advient à toutes les gloires, celle de Clemenceau a connu le « Purgatoire » des hommes illustres; et, entre les deux guerres mondiales, Pierre Godin pouvait observer, avec mélancolie : « Le nom de Clemenceau remplit le monde à mesure que la France l'onblie. Jamais ce mort n'a été plus vivant pour ceux qui ne lui doivent rien. » Cependant, le *cas* Clemenceau est trop exceptionnel pour ne pas être proposé à la méditation de nos contemporains. En cette fin de siècle, si matérialiste, si préoccupée d'aisance économique, si marquée de pragmatisme dominateur, il ne nons paraît pas inutile de citer l'exemple d'un homme, dont toute la longue existence fut un constant combat pour le triomphe de l'idée; l'idée qui, par-delà la vaine fragilité de la matière, reste seule vivante, efficiente et féconde.

Quelle est la dominante de cette vie? Essentiellement, l'unité. Oui, l'unité d'une vie, telle nous paraît être la leçon à en tirer. Un seul combat pour une même cause : la jnstice. Justice pour sa patrie, justice pour l'individu. C'est l'enseignement fondamental qui se dégage de cette existence incomparable.

Ceux qui l'ont bien connu nous ont montré les qualités de l'orateur, du patriote, de l'homme d'État, de l'ami. Gustave Geffroy, qui fut, pour lui, un véritable ami d'esprit et de cœur, qui surprit le mieux et avec le plus de délicatesse les réactions de sa sensibilité, nous a laissé des pages émouvantes sur l'écrivain, le journaliste, le frère spirituel. L'adhésion admirative d'écrivains, d'artistes, de politiques de valeur et de toutes opinions confirme cette certitnde que Clemenceau était un être hors de toute commune mesure que l'on pouvait admirer ou combattre, aimer ou haïr, mais qui ne saurait laisser indifférent.

La raison de cet intérêt s'expliqua par le fait que Clemencean était avant tout un passionné, dans la plus haute acception du terme; et que la noblesse de la passion finit par toucher même les plus pusillanimes. Passion de sa patrie, notion sur laquelle sa conscience a toujours été intransigeante. Dans une étude inédite, consacrée à Georges Clemenceau — que nous ne saurions trop remercier son fils, André-Jean Godin, de nous avoir spontanément communiquée —, le président Godin, homme de claire intelligence et d'une grande finesse d'esprit, remarque que les origines spirituelles de Clemenceau, en ce domaine, remontent beaucoup plus haut que la Révolution française, « mère des forces nationales ». Il montre que la

culture classique a favorisé en Clemenceau l'éclosion du patriotisme le plus rigide. « Il est de ceux, écrit-il qui ont puisé dans le *Conciones*, la noblesse des émotions qui orientent à jamais la conscience. Le vainqueur de 1918 est, en germe, à coup sûr, dans le collégien de 1860. Sa vie politique a été, rigoureusement, une ligne droite. »

Mais, si absolu qu'il ait été, le patriote respectait le patriotisme d'autrui. Un fait nous paraît particulièrement significatif à cet égard. On sait de quelles attaques atroces Clemenceau fut l'objet de la part de Paul Déroulède, lors de l'affaire de Panama. Or, dès la signature de l'armistice de 1918, Clemenceau chargea Pierre Godin d'organiser le pèlerinage en Alsace et en Lorraine que le Gouvernement avait décidé d'accomplir. « Une des premières instructions que m'a données Clemenceau à ce sujet, précise Pierre Godin, fut — puisqne Déroulède était mort — d'aller trouver sa sœur, de la saluer en son nom, et de l'inviter à prendre part au voyage. » Clemenceau savait donc s'élever au-dessus des oppositions de personnes, au-dessus des ressentiments et des haines, et les dominer sans effort, lorsqu'il s'agissait de la patrie. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit de la rétrécir aux limites de sa personne. Si éminente pourtant! La France d'abord! Leçon qui fut comprise des jeunes générations des années 1940, qui, sous l'occupation allemande, rendirent hommage au chef courageux, dont la tenace volonté avait sauvé le pays des plus grands périls. Le 11 novembre 1940, en effet, en un geste d'affirmation symbolique, des milliers d'étudiants, remontant les Champs-Élysées, en dépit de l'interdiction formelle de l'occupant, vinrent, en cortège, s'incliner devant le monument Clemenceau, pour marquer, en un muet serment, la volonté des jeunes de France de continuer la lutte ponr la libération du territoire; les sévices et la déportation ne changèrent rien à leur détermination, comme l'ont témoigné les sacrifices des Résistauts français.

N'est-ce pas aussi son exemple et son nom qu'évoquait l'actuel président de la République, lorsque, pour enflammer le patriotisme des volontaires qui allaient constituer les Forces Françaises Libres, il s'écriait, un an plus tard, le 11 novembre 1941, à Londres : « Du fond de votre tombe vendéenne, aujourd'hui, 11 novembre, Clemenceau, vous ne dormez pas... Président Clemenceau, la France a aujourd'hui regardé plus loin que sa douleur. La France vivra, et, au nom des Français, je vous jure qu'elle sera victorieuse. Alors, avec tous les morts dont est pétrie la terre de France, vous pourrez dormir en paix. »

Présence de Clemenceau, efficience de l'évocation de sa grande mémoire, vertu de résnrrection des énergies à cette seule évocation, les générations qui se succèdent depuis près d'un demi-siècle en constatent la réalité. Et aussi les républicains et les démocrates de tous pays. Ceux-ci reconnaissent en lui le plus résolu des républicains. « Gambetta sans rhétorique », a-t-on dit de lui [1], il avait la République dans le sang; il l'assimilait à la Liberté, et la voulait éloignée aussi bien de l'anarehisme que de la dictature. Il était résolument pour l'homme, plus que pour l'État, dont cependant il respectait l'autorité; pour l'individu plus que pour la société, dont il dénoncait les injustices; pour la Déclaration des Droits de l'Homme et les idées fondamentales de la Révolution française, dont il ne méconnaissait nullement les erreurs, mais qu'il acceptait comme un « bloc ». Homme de caractère, homme d'autorité, mais ardent démocrate, et qui le serait aujourd'hui encore à n'en pas douter. N'est-ce pas lui qui répondait à Maurice Sugard, en 1911, lors de sa tournée de conférences en Amérique latine, sur la démocratie : « Qu'est-ce qu'il y a en dehors de la démocratie, voulez-vous me le dire? » Ce propos rejoint ceux qu'il tenait déjà, au Cirque Fernando, le 25 mars 1884 — près de trente années plus tôt —, lorsqu'il combattait l'*opportunisme*, auquel il reprochait d'être conservateur; c'est alors qu'il employa, pour la première fois, un mot qui fit ensuite fortune dans l'éloquence républicaine : « Tout se tient dans un programme (le sien) sorti, *d'un seul bloc*, de la Révolution française. »

Son attachement à la démocratie, il le prouva constamment. A Georges Wormser qui s'en entretenait avec lui, Clemenceau déclara : « Je ne pouvais échapper à l'explication de la démocratie. » Il revint sans cesse à cette confrontation entre la doctrine démocratique et son application à travers les civilisations et les siècles; et c'est par nne ultime méditation sur elle, sur sa définition, ses possibilités et sa permanence, qu'il termine *Au Soir de la Pensée*.

Les circonstances n'ont pas laissé à Clemenceau le loisir d'écrire sur ce thème un livre auquel il a sonvent pensé. Le civisme dont il fit preuve toute sa vie nous incline à le regretter; quels utiles enseignements ne nous eût-il pas dispensés, lui qui, loin d'essayer de s'isoler sur les hauteurs, prétendait, sans orgueil, n'être qu'un des ouvriers de la démocratie : « Je suis l'artisan modeste des cathédrales », a-t-il répondu un jour à Jean Jaurès, architecte inspiré de la Cité future. Pour

1. **Pierre Godin** : *Notes privées et inédites.*

Clemenceau, la vertu première de la démocratie est de former l'homme, la plus haute valeur de la démocratie est d'assurer aux peuples libres « le droit à la plénitude de la vie. »

A cet égard, Clemenceau reste un contemporain. Aujourd'hui, comme à Sainte-Hermine, il eût mis le peuple français en garde contre les glissements de volonté qui risquent de lui faire perdre ses vraies libertés; il l'eût appelé à un contrôle plus rigoureux des actes de ceux qui gouvernent en son nom. « Les peuples, a-t-il dit, obtiennent, daus le monde, la sympathie aussi bien que les recherches d'amitié, en proportion de leur sévérité pour eux-mêmes. » La leçon qu'il donnait ainsi n'a rien perdu de sa vérité. S'adressant aux démocrates, c'est-à-dire aux répnblicains partisans d'un régime politique de contrôle de l'exécutif et de respect des lois, il prononçait ces mots, combien actuels : « Vous serez, par vous-mêmes, votre propre salut ou votre perte... Vous assumez les plus graves obligations. Vous n'êtes pas l'idole; vous êtes le Devoir et la Loi. » Maîtres de votre avenir, « vous direz vous-mêmes si vous voulez être dignes de lui, et de vous ».

La démocratie que voulait et que défendait Clemeuceau, c'est celle qui doit prendre conscience des responsabilités civiques les plus impérieuses; elle ne s'accommode ni de la démagogie ni de l'autoritarisme. Si, féru de l'autorité de l'État, Clemenceau condamne « les chefs qui n'ont que des facultés dc subordonnés », il n'admet pas, pour autant, l'abdication morale de ceux qui « ayant mission de contrôle — les représentants de la nation, ou les citoyens eux-mêmes — n'ont pas contrôlé ». Il n'y a guère d'apparence que les choses se soient tellement améliorées depuis lors, et que la critique clémenciste ne soit plus de saison. En ces temps où le civisme semble se cantonner dans la recherche de solutions d'ordre matérialiste, nous sommes tentés de reprendre la pensée de Pierre Godin : « Si, à nul moment de son histoire, la France n'a été plus belle et plus forte, aux yeux du monde, qu'au temps de Clemenceau, c'est qu'apparemment les doctrines qui faisaient à cette époqne son armature morale étaient de meilleure trempe que celles d'aujourd'hui. »

Dans la conception que Clemenceau avait de la démocratie, le Parlement constituait l'une des assises principales. Les détracteurs du Parlement ont écrit parfois que Clemenceau était hostile au régime parlementaire. Rien de plus inexact. Certes, les parlementaires — comme les ministres, et ceux-ci davantage encore — ont fait l'objet de maintes critiques, acerbes, virnlentes, féroces même, de la part du « Tigre ». C'est que Clemenceau, démocrate convaincu, admi-

rateur de la Convention, ne restait pas aveugle aux imperfections des hommes; il savait bien que tant vaut le citoyen, tant vaut la cité. Et il fouaillait de sa verve implacable, de sa critique cinglante tous ceux qui, ayant charge de faire progresser la démocratie, semblaient n'y pas consacrer tous leurs efforts. Il avait connu et traversé les années premières de la République, surpris les défaillances des hommes, jaugé leur égoïsme au cours des terribles confrontations que furent les affaires de Panama, Dreyfus, Zola; il avait jugé la pusillanimité des uns, la lâcheté révoltante des autres, au moment capital où l'intérêt national commandait les décisions à prendre. Dès lors, qu'il ait été sceptique, méfiant, brutal même dans les jugements qu'il porta sur les hommes responsables, comment en être surpris?

Mais ce qu'il faut retenir, c'est que, de tous les régimes politiques, celui qui lui a paru le plus acceptable, c'est le régime républicain, parce qu'il est fondé sur le respect des libertés et sur le dévouement à la collectivité; parce qu'aussi il est celui qui offre le plus de garanties à l'individu en face de l'autocratie et du pouvoir personnel; et qu'enfin, sainement appliqué, il lui permet d'accéder le plus aisément à cette plénitude morale, politique et sociale dont la démocratie a la charge.

Aussi les historiens sans passion ont-ils noté que, malgré les revers qu'il a pu connaître, les incompréhensions du suffrage universel dont il a été victime, malgré le « lâchage » intéressé de ceux qui furent souvent ses obligés, malgré les diffamations dont il fut l'objet — contrepartie critiquable de la liberté d'expression pour tous, qu'il a toujours défendue cependant —, Clemenceau resta toujours attaché aux principes démocratiques. Tous ceux qui l'ont fréquenté, ou qui ont eu le privilège d'être reçu par lui, soit à Paris, rue Franklin, soit dans sa retraite vendéenne, rapportent que jusqu'à la fin de sa longue existence, il resta partisan du régime démocratique parlementaire. Déjà, durant la première guerre mondiale, il avait su résoudre le problème délicat du contrôle parlementaire sur l'exécutif, et sur la conduite de la guerre. « La question de confiance sera toujours posée! » avait-il affirmé avec force, dès sa déclaration ministérielle, et il avait tenu parole. Après la guerre, il ne cessa de montrer sa fidélité au régime parlementaire. « Je reste républicain et parlementariste », déclarait-il à Pierre Godin qui nous le rapporte; car le parlementarisme lui apparaissait comme le vrai bouclier des libertés. Clemenceau ne faisait pas d'une disgrâce personnelle un affront pour sa patrie, et l'ingratitude qui

lui fut manifestée, lors de l'élection élyséenne de 1920, ne l'amena nullement à confondre la France avec sa personne, donc à y voir une calamité nationale. Réaliste, et désintéressé, il savait distinguer ce qui concernait l'homme politique qu'il était et ce qui touchait à la France, qu'il plaçait au-dessus de tout et de tous.

Ayant tout vu, tont connu, tout subi, Clemenceau, sans jamais glisser à l'indifférence, s'était créé une philosophie de la vie. Il savait unir l'empirisme à l'idéalisme; déterministe de toujours, adepte du relativisme, il avait conscience de la faiblesse humaine, de son *infirmité*, comme aimait à dire cet esprit nourri d'atticisme. D'où son esprit de tolérance, son respect sincère de l'opinion d'autrui, — même religieuse. Si, président du Conseil en 1918, il s'était opposé à la présence du Président de la République au *Te Deum* célébré à Notre-Dame de Paris, le jour de la Victoire, c'était par souci de faire respecter la récente loi de séparation des Églises et de l'État, qui, à ses yeux, ne permettait pas au Président de la République de représenter l'État dans une cérémonie religieuse, de quelque religion que ce fût. Mais cela ne saurait faire oublier l'attitude qu'avait adoptée Clemenceau, lors des débats sur la liberté de l'enseignement, en octobre 1902. Nous avons analysé l'important discours qu'il prononça, à la tribune du Sénat, en cette circonstance. On a vu que ce libre-penseur, cet athée, s'est opposé vigonreusement à toute atteinte aux croyances d'autrui; que, bien au contraire, il a défendu la liberté pour le père de famille, quelles que soient ses affinités religieuses, de choisir l'enseignement qui lui paraîtrait le plus désirable pour son enfant; il s'est élevé contre le monopole d'État, considérant, a-t-il précisé, que « la liberté religieuse, la liberté de conscience, est l'essence même de la République ». A ses yeux, c'était la définition la plus juste de la laïcité.

Cette preuve d'objectivité, et aussi de courage de la part de Clemenceau, dont la position, on s'en souvient, était nettement opposée, en la circonstance, à celle de ses amis politiques, n'est pas si commune, et mérite réflexion. De nos jours, l'enseignement demeure l'un des problèmes capitaux qui sollicitent le plns notre attention. Priorité des priorités à l'Éducation nationale, c'est un souci qui paraît élémentaire — à force de vérité — à tous ceux qui estiment que l'école — c'est-à-dire l'instruction, l'éducation et la formation civique — est à la base même de la démocratie. Aujourd'hui où le problème de l'harmonisation de l'enseignement public et de l'enseignement libre soulève des préoccupations

morales, politiques, et religieuses d'importance, et parfois à rebondissements aigns, les idées développées par Clemenceau, dans ce remarquable discours de 1902, apparaissent-elles insolites ou périmées? En tout cas, elles éclairent d'une manière inattendue pour certains, mais profonde et sérieuse, les tréfonds d'une discussion qui mérite de trouver enfin une solution nationale. « Uu homme d'État doit voir clair et oser », aimait à dire Clemenceau. Là encore, il montra qu'il savait oser.

Oser pour l'ordre et le progrès. Non pas, certes, pour l'établissement de l'*Ordre moral*, formule oblique de l'autoritarisme conservateur, mais pour le progrès indéfini de l'individu, dans l'ordre, c'est-à-dire sous la garantie de la loi et le respect des droits; dans l'ordre, qui permet de construire, opposé à l'anarchie révolutionnaire, qui risque de détruire, surtout si elle dure. Construire, forger, bâtir, tout Clemenceau est là; l'effort, l'effort continu est son lot quotidien. Clemenceau ne croit pas au miracle, ni à la providence; encore moins aux hommes providentiels, aux sauveurs. « Je ne crois pas aux grands hommes », dit-il à Georges Wormser. Il inclinait plutôt à penser d'eux qu'ils ont fait plus de mal que de bien aux humains, s'appelassent-ils César, Napoléon,... ou Machiavel. « Je ne puis me défendre d'une obstinée défiance de tous les sauveurs, a-t-il écrit dans la préface au livre de Bernhardi. Sans doute, nous avons besoin d'être sauvés tous les jours, mais je suis profondément ancré dans cette idée qu'il ne peut nous venir de salut que de nous-mêmes. » Aussi riait-il au nez des admirateurs qui voulaient l'assurer — non sans flagornerie parfois — qu'il était un grand homme. Chez Clemenceau, pas d'orgueil à des fins de satisfaction personnelle; de l'orgueil pour la France, pour elle seule.

Mais, aussi, de la fierté, s'appuyant sur une grande volonté d'action. Clemenceau n'a jamais cru qu'en la vertu de l'action. Son existence, nous l'avons vu, ne fut qu'une longue lutte, et pour une même cause. Quel enseignement! Jamais l'homme n'a fléchi sous l'adversité. Bien au contraire, l'obstacle nourrit son énergie; il n'est jamais autant lui-même que lorsque les difficultés surgissent; sa volonté s'aiguise; inconsciemment, il revoit devant lui les grands modèles de l'Antiquité, alliés aux « furieux » de la Révolution. Les souvenirs qui l'animent, ou l'inspirent, ou le soutiennent? A la fois Démosthène et Robespierre, Thémistocle et Saint-Just, Miltiade et Benjamin Clemenceau, son père, qui l'a nourri dans le culte des Conventionnels. Sa puissance de caractère, son courage résistent à tout : blessures personnelles, calomnies, haines aveugles, injustice, revers, échecs politiques ou militaires. Il était plus haut que l'injustice des hommes.

Lutteur permanent, Clemenceau vainquit toutes les peurs, exorcisa, par l'action, tous les fantômes. « L'histoire, a-t-il écrit, est faite de peurs, mais la grandeur est de les vaincre. »

Vie une et droite, où, malgré d'apparentes contradictions, Clemenceau s'est identifié à son idéal. Il semble s'être défini lui-même, dans cette dédicace écrite de sa main sur un exemplaire de son *Démosthène*, que nous avons sous les yeux : « L'histoire humaine est moins diverse qu'il ne semble. L'homme change dans les manifestations de son identité. Pas un moment de notre devenir qui n'ait attache à notre passé. Si, dans le temps et dans l'espace, une noble pensée peut en rejoindre une autre pour un commun effort, notre vie n'aura pas été vaine. Il n'est que d'essayer. »

La vie de Clemenceau n'a pas été vaine. Au fil des ans, ses dons se sont confirmés, au bénéfice de la France, au service de la République, double but qu'il s'était lui-même assigné. L'heure du repos venue, l'unité de cette vie s'est réalisée comme se décante et gagne en limpidité un torrent tumultueux qui, s'étalant à mesure qu'il court vers la plaine, finit par refléter, sans rides, la claire transparence d'un ciel apaisé.

La gloire et la leçon suprême de Clemenceau, c'est d'avoir montré, par l'exemple, ainsi qu'il l'a écrit, que « la grande maladie de l'âme, c'est le froid », c'est-à-dire l'indifférence ou la passivité, et que la santé des peuples exige l'action. Leur bonheur, leur dignité ne résident pas dans le renoncement, mais dans l'effort constant pour leur plein épanouissement, et la sauvegarde de leur indépendance.

Nous convions les jeunes de France à méditer sur la vie et sur l'exemple de Georges Clemenceau, qui, jamais, ne sépara l'idée de l'action; sur le destin du vieux lutteur qui, au moment où se jouait l'existence même de sa patrie et du monde libre, sut, par sa foi, par son énergie créatrice, par son inflexible volonté, redonner une âme à la France. Y a-t-il pour eux — et pour nous — de modèle plus exaltant? Surtout en ces jonrs incertains où la survie de la démocratie, le respect des libertés politiques, le maintien de nos amitiés internationales, si nécessaires à la paix, requièrent le courage, la rigueur et une vigilante ténacité, alors que, selon le mot de Carlyle, tant d'hommes, hélas! ne sont que des ombres.